

Fred Pellerin : Prix Mnémono 2003

MARILYN MARCEAU

Un jeune homme aux cheveux ébouriffés s'avance sur la scène. Derrière ses petites lunettes, ses yeux pétillent avant même d'avoir prononcé les premiers mots. Bientôt, la magie de l'histoire emplira le cœur de ceux qui sont venus l'entendre. On croirait vivre une soirée d'antan... Mieux, on a l'impression que le conte renaît avec Fred Pellerin.

Il fait partie de la nouvelle génération de conteurs, en ligne avec les Jocelyn Bérubé et Michel Faubert. Il contribue à donner un souffle à cette vieille tradition qui reprend de son ampleur au Québec. Le Centre Mnémono a choisi de le récompenser



Fred Pellerin, lors de son interview avec Marilyn Marceau. Photo : Marilyn Marceau

SOMMAIRE

Fred Pellerin :

Prix Mnémono 2003 p. 1, 7-8

Gérard «Ti-Noir» Joyal : une vie de musique p. 2-3

Nos chansons de terroir et leurs origines p. 4-7

pour sa contribution à la culture et au patrimoine.

Le prix Mnémono est décerné annuellement depuis 1999. Il vise à souligner la qualité et l'apport d'une production dans le domaine de la documentation ou de la recherche relative à la danse, la musique, le conte ou la chanson traditionnels québécois.

Le jury, formé de Jean Du Berger (président du jury, ethnologue, professeur à la retraite de l'Université Laval), Élisabeth Gagnon (animatrice à la Chaîne culturelle de Radio-Canada), Normand Legault (danseur, professeur, chercheur et collecteur en danse traditionnelle),

l'a récompensé entre autre pour l'audio-guide de l'exposition *Mains de maîtres* du MUSÉE DES MAÎTRES ET DES ARTISANS DU QUÉBEC et pour son CD-livre *Il faut prendre le taureau par les contes*.

D'une façon générale, ils l'ont choisi parce que «sa façon authentique et son approche personnelle renouvellent l'intérêt pour la culture populaire et incitent un public plus vaste et plus jeune à s'interroger sur le patrimoine vivant». Il faut le voir pour le croire, ce jeune de la génération télévision a percé les mystères du conte.

... suite p.7

Gérard «Ti-Noir» Joyal : une vie de musique (suite et fin)

INTERVIEW RÉALISÉ PAR
PIERRE CHARTRAND, AUPRÈS DE
M. YVAN JOYAL, FILS DE
GÉRARD JOYAL

P..C : Avec quels orchestres et quels musiciens a-t-il joué durant sa carrière?

Y.J. : Ça commencé avec l'orchestre de Paul Lemire : il y avait Béric Laquerre (chanteur-guitariste), Paul Lemire, Simon Blanchette (pianiste). Jusqu'à 1962 lorsque Paul Lemire est décédé. J'ai alors suggéré qu'on fasse un orchestre de famille. Il hésitait un peu, inquiet qu'on ait pas d'engagements. Moi je jouais de la basse sur une guitare, mon frère Pierre jouait de la guitare, et on avait un batteur : Claude Pichette. Ça s'appelait l'Orchestre Joyal. On a fait 6 ou 7 ans comme ça. Après la première année il m'avait demandé « veux-tu t'en occuper », car il n'arrivait pas à charger un prix raisonnable... Il a d'ailleurs toujours joué bénévolement pour des aveugles, et autres gens, il ne comptait pas ses heures.

On étaient alors 6 dans l'orchestre : mon frère Eddy s'étant ajouté, à la batterie et à la percussion.,

Denis Raymond, à l'orgue et à la chanson, et mes deux frères Pierre et Alain à la guitare, plus papa et moi. Souvent s'ajoutait un saxophoniste. Le violon, à cette époque-là, il n'y en avait presque plus dans les salles.

Papa jouait aussi au Quatre-Saisons, à Notre-Dame-du-Bon-Conseil (près de Drummondville). Il se joignait à deux dames qui jouaient de l'orgue et de la batterie, dans un petit bar de l'endroit, les samedis. Il faisait aussi du « cocktail-lounge ». Il y interprétait des valse de Strauss et du semi-classique, pendant que les gens mangeaient... au Dauphin, à l'Albatros... Il a du faire cela pendant 3 ou 4 ans, les samedis et dimanches. C'était dans le temps qu'il y



Gérard «Ti-Noir» Joyal dans les années '80.
Photo : Collection Yvan Joyal

avait moins de violon, l'époque des Beatles, de 1965 à 1975 environ.

En fait ce ne sont pas les offres qui ont manquées, mais il était plutôt inquiet et préférait avoir un salaire régulier. Il a donc refusé des contrats mirobolants. Entre autres à Shelburne où il y avait un monsieur de Wheeling (Virginie de l'ouest) a, qui lui avait envoyé un contrat à la maison, vers 1970, un contrat de 20,000\$, toutes dépenses payées, le déménagement fourni, avec une maison qui nous coûtait rien... Le monsieur en question l'avait approché le samedi soir lors du concours. On l'avait plus ou moins pris au sérieux... mais quand le contrat est arrivé il a fallu se rendre à l'évi-

dence. C'était en fait le plus gros concessionnaire General Motors de la région. Il voulait donc faire jouer papa dans des émissions radios, et pour des enregistrements... Il parrait déjà d'autres musiciens comme ça. Mais il avait refusé...

Papa était reconnu entre autres pour ses valse, qu'il jouait beaucoup à notes doubles. J'ai entendu beaucoup de gens jouer ses reels, mais jouer ses valse comme les jouait mon père... j'en connais presque pas.

Comme le disait Mario Landry, qui a fait un cahier de partition sur la musique de papa (à l'AQLF), c'est que ses notes doubles ne sont pas conventionnelles, Mario appelait ses

notes harmoniques de fausses notes harmoniques.

Ça me rappelle que sa soeur, dont je vous parlais tantôt, sortait avec un professeur de violon. Et celui-ci disait à mon grand-père «laisser pas perdre ce talent-là, faites-lui suivre des cours...». On était dans le temps de la Crise. Mon grand-père n'avait pas d'argent pour cela, c'était évident. Ma tante s'est quand même chargé de lui montrer comment tenir son archet correctement. Au début, il tenait son archet par le milieu puisqu'il avait appris tout petit, sur un grand violon... Mais il n'a jamais eu la position de la main gauche (il avait le poignet plié). C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles il n'avait pas gagné à Shelburne. Il y avait le directeur de l'orchestre symphonique de Toronto qui avait donné seulement 87 à papa, qui avait vraiment été le meilleur de la soirée alors qu'il avait donné des notes supérieures aux autres concurrents... mais il n'avait pas la position [du poignet] ... Et il y avait Al Cherney, qui était en spectacle le samedi soir, qui était allé parler au juge en question, pour lui dire qu'il n'acceptait pas cela... il lui en avait fait part vertement, en lui disant qu'il ne se représenterait plus à cet endroit, que la position n'avait pas d'importance... En plus c'était un québécois dans une ville anglophone...

P.C. : Il a enregistré avec diverses compagnies?

Y.J. : Oui. Au début ce n'était pas un problème puisque les contrats étaient honnêtes. Ce qui n'a pas toujours été le cas. Il s'est fait rouler à qui mieux-mieux. Et d'ailleurs ce n'est pas pour rien que la plupart des artistes partent leur propre compagnie éventuellement. Je me rappelle entre autres un contrat où le producteur se réservait les «1000 mille premiers disques». Ça fait un million de copies ça! L'avocat lui avait dit d'oublier ça... il avait signé...

Les dernières productions, papa se faisait donner 200 long-jeux qu'il

vendait lui-même quand on allait jouer à différents endroits. Il a fait aussi, comme artiste invité, beaucoup de concours de violon, aux alentours de Québec, comme celui de Monsieur Fernand Naud, le chanteur country. Papa était donc artiste invité, mon frère et moi étions accompagnateurs. C'était assez spécial, car après deux-trois mesures tout le monde arrêta de parler. Car dans les concours c'était assez agaçant parce que les gens parlaient tout le temps. Mais quand papa arrivait c'était le silence total. J'avais 17-18 ans à l'époque et ça m'impressionnait toujours. C'était comme si il avait un charisme par sa musique.

PC : À part le Canal 7 et Trois-Rivières, a-t-il eu d'autres émissions?

Y.J. : Non. Ça c'était entre '58 et '63 qu'il fut présent à la télévision ou à la radio.

PC : Pour conclure, on peut affirmer que votre père fut un des musiciens traditionnels marquants de sa génération...

Y.J. : Cela va sans dire...

Discographie partielle

Liste des airs de Gérard Joyal, actuellement dans nos archives, et qui seront bientôt disponibles sur le site Internet *Un Monde d'objets parlants* (Musilab) pour audition en ligne : www.objetsparlants.ca

Le bon temps des fêtes, Métro (M-9031)

1. L'écho des fêtes (00:03:04)
2. La gigue du Père Noël (00:03:04)
3. La danse des étoiles (00:03:20)
4. La valse des rois (00:02:38)
5. Le reel de l'aurore (00:03:04)
6. Le temps du jour de l'an (00:02:36)
7. Le reel du sapin (00:03:06)
8. Le reel des meilleurs vœux (00:03:11)
9. La valse des neiges (00:02:55)
10. Le reel du réveillon (00:02:57)

Les disques Trans-World (TWW-5519)

1. Le reel à Ti-Noir (00:03:03)
2. Le reel du grand sapin (00:02:41)

3. La valse d'autrefois (00:02:45)
4. Le reel des réjouissances (00:02:42)
5. Le reel des motoneigistes (00:02:46)
6. La grande gigue simple (00:02:01)
7. La valse des Eskimos (00:02:36)
8. Le reel du caribou (00:02:27)
9. La poule de réveillon (00:02:22)
10. Le reel de Sainte-Anne (00:02:19)

London (SDS. 5041)

1. Le train de l'expo (00:02:27)
2. Le reel du Virginien (00:02:19)
3. Le reel de Saint-Ambroise (00:02:33)
4. Le reel Antiquité no.1 (00:01:52)
5. Voyage au Tennessee (00:02:18)
6. Le reel d'ouverture (00:02:16)
7. Le reel Antiquité no.2 (00:02:01)
8. Les doigts en marche (00:02:36)
9. L'oiseau moqueur (00:02:28)
10. Le reel du pendu (00:02:13)

Au son du violon, London (SDS. 5079)

1. La grondeuse américaine (00:02:28)
2. Les ailes rouges (00:02:36)
3. La valse des prairies (00:02:31)
4. L'écho des collines (00:02:24)
5. La gigue de l'Écosse (00:02:23)
6. Clarinette polka (00:02:55)
7. La course de l'archet (00:02:27)
8. La colline aux oiseaux (00:02:22)
9. Le rêve du diable (00:02:27)
10. Le reel des gigueurs (00:02:26)

Ti-Noir et ses campagnards : Disques Carnaval (C-411)

1. Le reel d'autrefois (00:02:41)
2. L'hirondelle légère (00:02:47)
3. Le reel de l'anniversaire (00:02:39)
4. La valse inconnue (00:03:01)
5. Le reel canadien (00:02:39)
6. Le reel des trois gammes (00:02:53)
7. La grondeuse (00:02:29)
8. La valse québécoise (00:02:33)
9. Le reel des élections (00:02:29)
10. Le reel du mois de mars (00:02:39)

Les disques Trans-World (TWW-5531)

1. Le reel du vieux moulin (00:02:36)
2. La valse de mes rêves (00:03:20)
3. La gigue inconnue (00:01:52)
4. Le reel de l'Avenir (00:02:12)
5. Le reel de la dispute (00:02:50)
6. La vallée des érables (00:02:09)
7. Le reel de Drummondville (00:02:26)
8. La valse des lilas (00:03:14)
9. Le reel des poissons des cheneaux (00:02:26)
10. La valse des chutes (00:02:45)

Nos chansons de terroir et leurs origines

MARIUS BARBEAU



NDLR : Toujours dans notre série de Textes anciens, nous vous présentons aujourd'hui un texte majeur de Marius Barbeau, paru dans la Revue du Québec industriel. (Vol. IV, n°2, 1939)

Le nombre des émigrants français qui s'embarquaient pour les bords du Saint-Laurent, au milieu du dix-septième siècle, augmentait d'année en année. On se laissait facilement séduire par le mirage de la liberté des aventures lointaines. Le fardeau des guerres incessantes et les impositions d'une noblesse fastueuse se faisaient lourdement sentir par tout le royaume. Les provinces du nord-ouest, tout comme l'Espagne, auraient peut-être ainsi perdu des ressources vitales précieuses si le roi, par son édit de 1673, n'avait mis trêve à cet écoulement graduel de sa population rurale. Près de neuf mille colons venus de la Loire et de la Normandie avaient déjà, à cette époque, fondé une nouvelle patrie dans les forêts du Nouveau-Monde.

C'est principalement de cette souche ethnique, dont le volume s'est redoublé tous les trente ans depuis, que sont descendus les deux millions de Canadiens français habitant aujourd'hui le versant oriental du Canada.

Les districts ruraux de Québec constituent un oasis au milieu du désert de l'uniformité américaine.

L'industrialisme n'y a pas jusqu'ici fait disparaître toute couleur locale. La gaieté, la nonchalance et un certain charme archaïque y survivent encore, bien qu'ils se soient depuis longtemps perdus au-delà des frontières. L'on peut même y entendre, aux veillées d'hiver surtout, les chansons et les contes qui égayaient naguère les ancêtres.

On ne saurait manquer de reconnaître ici la vieille France. Bien des traits nous y rappellent des affiliations provinciales distinctes, comme les vastes églises gothiques surmontées de hauts clochers et entourées de cimetières exigus, les maisons de pierre ou de bois blanchi aux toits recourbés, les larmiers gracieux et même quelquefois les façades à encorbeillement, les granges aux toits de chaume, les moulins-à-vent, les fours de pierre ou de terre cuite, et les lentes charrettes à bœufs le long du chemin du roi. Les costumes d'étoffe grise ou de flanelles colorées que portent encore les habitants des vieux comtés et les tournures archaïques de leur langage d'oïl évoquent des réminiscences d'un âge disparu même aux foyers de leur origine.

Pourquoi le touriste n'irait-il pas lui-même visiter quelques-unes de ces maisons rustiques dans les bourgs séculaires à l'est de Québec, plutôt que de séjourner dans les villes cosmopolites? Là du moins, il sentirait que l'accueil est cordial et sincère. Sa vue se porterait à loisir sur des objets inaccoutumés, tels que des catalogues ou tapis aux couleurs fraîches fabriqués à domicile, des meubles robustes qu'a polis la patine de l'âge, une vieille horloge aux rouages de bois ou de cuivre, et une cheminée massive de pierre au centre de l'appartement le plus spacieux. Avec tant soit peu de diplomatie il arriverait peut-être à explorer le vaste grenier

où repose une collection d'outils et d'objets maintenant au rancart, les ouvets, le métier, les dévidoirs, et des coffres bleus remplis de beaux tissus de laine ou de toile de couvrepieds ornés de dessins traditionnels vieux de milliers d'années. C'est là que les arts domestiques anciens se préparent maintenant à leur dernier sommeil.

Si le visiteur aime à comparer le présent au passé, il n'aura guère de peine à induire la vieille dame de la maison, la grand'mère, à déclarer ce qu'elle pense de la génération qui grandit. Pour elle le passé était l'âge d'or. Tout le monde de son temps était honnête, robuste et industriel. Rien aujourd'hui ne vaut les bonnes étoffes, les jolies flanelles, les patrons en frappé ou en mottonné sur les portières ou les tissus, la broderie ou la sculpture de l'ancien temps. Comme on savait danser, chanter et dire des contes! Maintenant les enfants vont à l'école pour ne rien apprendre, si ce n'est qu'à mépriser ce que leurs aînés savaient si bien. Les travaux de la ferme ou de la maison sont trop ignobles pour ces jeunes messieurs et ces jeunes demoiselles. La belle-fille — la bru comme on l'appelle — ne tient à rien plus qu'à s'amuser, à lire quand la besogne attend. Les amusements des veillées d'hiver qui mettaient le cœur en joie ne sont plus permis par le curé de la paroisse, on ne se rend plus visite avec la même cordialité entre voisins ou entre parents. C'est tout comme si l'on se soupçonnait les uns les autres. Des querelles politiques et municipales ont aujourd'hui succédé à la belle humeur qu'entretenaient jadis le voisinage facile et les fêtes interminables. En un mot, tout va de mal en pis depuis que la lampe à pétrole a détrôné l'antique chandelle. C'est là l'idée que la grand'mère se fait du progrès — dans son village. Et peut-être s'en trouvera-t-il qui lui donneront raison en plus d'un point, comme les modes et les usages qui

s'introduisent de nos jours dans les campagnes de Québec ne sont pas tous sanctionnés par la clairvoyance et le bon goût.

L'habitant ne s'est toutefois pas encore adapté aux courants sociaux de l'Amérique jusqu'au point d'y perdre son individualité. Il demeure dans une large mesure indépendant et conservateur. Il se suffit à lui-même. Il n'y a pour lui aucun lieu sous le soleil où l'on soit si bien et si heureux qu'en son village natal. Cet attachement naïf aux pénates des ancêtres est la source de sa sérénité. Mettez en question l'autonomie présumée de sa foi et de son gouvernement et vous le verrez sitôt se faire bigot ou nationaliste, pour la circonstance. Ce qu'il lui faut c'est un directeur populaire en politique et des principes dogmatiques en religion. Le doute n'est pas de sa nature et, il n'aime pas à surcharger son esprit de problèmes. S'il va à l'église c'est par éducation, car il reste foncièrement épicurien. Rabelais plus que tout autre a décrit son type. Son paganisme ancestral durera bien au-delà de son christianisme de beaux dimanches.

Les quelques milliers de colons ancêtres qui firent voile pour la Nouvelle-France au dix-septième siècle n'avaient pas lieu de se vanter de grand'richesse. Ils étaient d'ailleurs si à l'étroit sur leurs légers navires que les objets les plus indispensables purent seuls les suivre au-delà des mers. Mais leur mémoire était incomparablement mieux dotée que leur patrimoine. Elle continua à hanter les royaumes habituels des traditions ancestrales et de leurs féeries enchanteresses. À défaut d'autre héritage, leurs descendants reçurent d'eux un nombre incalculable de contes et de chansons qui dissipaient leur ennui et peuplaient la solitude de leurs foyers dans les forêts vierges du Nouveau-Monde.

La distance, le temps et les traverses ne purent distraire les générations successives de ces souvenirs profondément ancrés dans la race, ni même

en altérer sensiblement les traits déjà fourbis de la patine de l'âge.

Quand la loi de prohibition entra en vigueur au Canada, en 1918, un de nos vieux chanteurs s'écria: «Mais qu'allons-nous faire de nos chansons à boire?». L'absence de vins ou de liqueurs indigènes n'a pas amoindri l'estime que les paysans de Québec ont toujours eue pour leurs chansons bachiques. Bien que la licence des mœurs n'y soit guère connue, des chansons y glorifient sur toutes les lèvres des épanchements amoureux qui tiennent plus de la féerie que de la vie réelle. Le rationalisme moderne n'est pas encore parvenu à discréditer auprès des vieux Canadiens leur riche répertoire de contes merveilleux qui leur tiennent lieu de littérature.

Les contes du Dragon à Sept Têtes, du Petit Cheval Vert, de Petit Jean et des Géants, et combien d'autres, égayent encore maintes soirées d'hiver. Des chansons par centaines, par milliers, répètent encore partout les échos d'un passé lointain. De nouvelles anecdotes surgissent chaque jour dans l'imagination populaire sur les loups-garous, les feux follets, les nains gardant des trésors cachés, les âmes en peine et les revenants d'outre-tombe, et la rumeur de merveilles incroyables réveille encore souvent la curiosité des moins crédules dans les campagnes et les villages.

La chanson populaire plus que toute autre manifestation de l'art traditionnel a jusqu'à la dernière génération fait ici partie intégrante de la mentalité rustique. Le lecteur s'intéressera davantage à celles qu'a choisies Miss Gascoigne s'il cherche à les situer en imagination dans le milieu pittoresque d'où elles ont été tirées.

La plupart des mélodies et des thèmes poétiques qu'on entend au Canada, viennent des troubadours et des jongleurs qui pratiquaient leur art dans les provinces de France, il y a plusieurs siècles. Ils se sont depuis transmis assez fidèlement de bouche



Couverture de la *Revue du Québec industriel*, Vol. IV, n°2, de 1939. On y voit Charles Marchand (des Troubadours de Bytown, entre autres), décédé prématurément en 1930

en bouche, parmi la foule obscure des illettrés. Des critiques ont prétendu qu'aucun livre de poèmes ne contient plus de chef-d'oeuvres littéraires qu'un volume quelconque de chansons populaires. Et leur opinion est jusqu'à un certain point supportée par le témoignage d'estime universelle dans laquelle ces pièces anonymes se sont maintenues au cours de nombreuses générations.

Il se trouve, dans le répertoire populaire, des chansons pour toutes les circonstances et tous les goûts. On aimait autrefois mieux le chant et on était moins morose qu'aujourd'hui. Les enfants, les mères, les travailleurs, les amoureux et les buveurs, avaient tous leurs chansons. Un chanteur doué tant soit peu en savait un grand nombre, et il n'y a rien d'extraordinaire dans le fait que deux d'entre eux nous ont chacun communiqué plus de trois cents chansons qu'ils avaient apprises dans leur enfance. Notre collection de plus de cinq mille versions de chansons du Canada n'est qu'une parcelle de ce que les folkloristes pourraient encore y recueillir s'ils étaient suffisamment intéressés dans ce sujet.

Nos chansons de terroir et leurs origines (suite)

Des berceuses, des rondes, des chansons de merveilles ou de mensonges, et des formules rimées pour les jeux constituaient naguère le principal passe-temps chez les enfants. Deux exemples de ces genres — tirés des *Chansons Populaires du Canada* de Ernest Gagnon (1865) — sont ici donnés par Miss Gascoigne: *Sainte Marguerite*, une berceuse, et *Marion danse*, une ronde.

Un nombre illimité de chansons lyriques et anecdotiques sur l'amour fournissaient aux jeunes gens des formules toutes prêtes sitôt que l'improvisation des reparties galantes faisait défaut. La gaieté, la gauloiserie et un penchant prononcé pour la pantomime et le débat dramatique se manifestaient à leur tour, dans les réunions, à l'aide d'un répertoire incessamment renouvelé de chansons comiques et de vaudevilles.

Les ballades, les complaints, les Noëls et les cantilènes religieuses, se chantaient dans l'âge mûr près de l'âtre, les jours d'hiver. *Le Noël d'Aoste*, *Qu'as-tu vu, bergère*, sont ici donnés par Miss Gascoigne.

Les chants rythmés du labeur manuel, plus nombreux et plus importants que tout autre, servaient à maintenir et à guider l'énergie des travailleurs aux champs ou à l'atelier — les canotiers, les bûcherons, les laboureurs, les fouteurs d'étoffe, les fileuses et les tisseuses. Les chansons que Miss Gascoigne a ici tirées de la collection Gagnon, tombent principalement dans cette catégorie. Il n'est guère de chansons de rames ou d'avirons mieux connues que *À la Claire Fontaine*, *Le Plongeur*, (*Isabeau s'y Promène*), *les Ânes changent de Poil*, (*Marianne*), et *la Fille du Roi d'Espagne*. Complétons maintenant le texte de cette dernière chanson, que M. Gagnon n'a pas rapporté au complet :

La fil' du roi d'Espagne

VOGUE, MARINIER',
VOGUE,
Veut apprendre un métier,
VOGUE, MARINIER! Veut
apprendre un métier!
VOGUE, MARINIER!
À battre la lessive,
La battre et la couler.
Un battoir on lui donne,
Un beau banc à laver.
Au premier coup qu'ell' frappe,
L'anneau d'or a tombé.
Ell' s'est jetée à terre,
Ell' s'est mise à pleurer.
Mais par ici luy passe
Son gentil cavalier.
"Que donneriez-vous, belle,
Si j'allais le chercher?"
"Un doux baiser, dit-elle,
Deux, trois, si vous voulez."
Le galant s'y dépouille,
À la mer s'est jeté.
Dès la première plonge,
La mer en a brouillé.
Dès la seconde plonge,
L'anneau d'or a sonné.
Dès la troisième plonge,
Le galant s'est noyé.
Sa mère à la fenêtre.
Qui ne fait que pleurer:
"Faut-il pour une fille
Y voir mon fils noyé."

C'est à la cadence des chansons d'avirons que les échos des grands fleuves d'Amérique connurent pour la première fois la venue envahissante des Blancs. Certains voyageurs des anciens jours - Talbot, Moore, de la Rochefoucault, de Maufras, et autres - ont dans leurs mémoires fait l'éloge des chants remarquables de leurs rameurs canadiens le long des fleuves sauvages et pittoresques. De la Rochefoucault, un Français qui visitait le Haut-Canada au commencement du dix-neuvième siècle, dit: *Dans toutes les navigations dont sont chargés les Canadiens, les chants*

commencent dès qu'ils prennent la rame et ne finissent que quand ils la quittent. On se croit dans les provinces de France. Cette illusion fait plaisir.

Des confins de l'Orégon, un diplomate français — Duflos de Maufras — rapportait de semblables réminiscences, en 1844: *Dans notre voyage en canot le long de la rivière Columbia, nos cœurs étaient souvent émus quand les canotiers, même à la pluie et au vent, réveillaient ces échos lointains de leurs chants si caractéristiques de l'ancienne France.*

Thomas Moore, le poète irlandais, qui descendait le Saint-Laurent, entre Kingston et Montréal, en 1803, raconte:

Nos voyageurs avaient des voix excellentes et chantaient ensemble, parfaitement, à l'unisson. L'une de leurs chansons était longue et semblait tenir d'un récit incohérent:

Dans mon chemin j'ai rencontré
Deux cavaliers très bien montés...
et le refrain à chaque couplet était:
À l'ombre d'un bois je m'en vais
jouer;
À l'ombre d'un bois je m'en vais
danser.

Je me suis même aventuré d'harmoniser et de publier cette mélodie. À défaut du charme rétrospectif de tout ce qui se rattache au souvenir d'une aventure émouvante et déjà lointaine, cette mélodie paraîtra peut-être triviale. Mais je ne puis oublier que, lorsque nous entrions au soleil couchant dans un de ces évasements superbes où le fleuve s'ouvre avec tant de grandeur et de majesté, j'écoutais ce simple motif avec un plaisir que les plus fines compositions des grands maîtres ne m'ont jamais donné. Il ne s'y trouve maintenant pas une note qui ne me rappelle la cadence des avirons dans les eaux du Saint-Laurent, la descente vertigineuse de notre embarcation dans les Rapides et toutes les impressions inoubliables qui envahissaient mes sens au cours de ce voyage merveilleux...

Fred Pellerin : Prix Mnémo 2003 (suite de la p.1)



Disponible chez votre libraire ou à
www.planeterebelle.qc.ca. Éditions Planète
rebelle. ISBN 2-922528-36-7. Format:
5 7/8" X 7". 124 pages, 19,95\$

Lire, écouter, rêver

Il faut prendre le taureau par les contes. Éditions Planète rebelle, 2003

«Il faut prendre le taureau par les contes» est le deuxième livre-disque de Fred Pellerin. Il regroupe dix histoires enregistrées devant public. Dans un français au fort accent québécois, les mots s'alignent et se mélangent pour former des récits fascinants.

Les aventures de Babine, le fou du village, donnent lieu à plusieurs récits. Les anecdotes sont d'ailleurs inspirées de la mémoire collective des habitants de son village natal, Saint-Élie-de-Caxton en Mauricie. Le muscle de notre imagination est sollicité à pleine capacité durant l'écoute de contes qu'on croirait tirés de la réalité tellement ils sont racontés avec passion.

Les histoires rapportées sont-elles véridiques ? L'auteur vous répondrait : «L'important, ce n'est pas de croire ou de ne pas croire, l'important c'est que c'est vrai». Voilà pour les sceptiques !

Le CD-livre, moderne par sa technologie, permet de perpétuer une tradition orale «vieille comme le monde». Depuis sa sortie en juin 2002, plus de 2 500 exemplaires ont été vendus.

Des mots pour l'expo

Exposition permanente du
Musée des maîtres et
artisans du Québec

Dans une ancienne chapelle à proximité du cégep St-Laurent, l'exposition permanente du Musée des maîtres et artisans du Québec, «Mains de maîtres», regroupe 18 tableaux où l'orfèvrerie, l'ébénisterie et la couture pratiqués par nos ancêtres sont à l'honneur.

Le conservateur par intérim du musée et réalisateur de l'exposition, Pierre Wilson, voulait cependant ajouter une touche de magie aux

***Il ne faut permettre à
personne de cacher le
ciel à ceux qui veulent
rêver encore.
disait sa grand-mère***

objets du 17e, 18e et 19e siècles en démonstration. «Tout le contenu didactique et scientifique est inclus dans les textes accompagnateurs, mais j'avais besoin de créer une émotion. Je savais qu'avec Fred, on aurait ce charme», raconte celui qui l'a invité à réaliser l'audio-guide de l'exposition.

À partir de la documentation fournie par le musée, Fred Pellerin a laissé vagabonder son imagination pour donner vie aux chaises de bois, aux tapis tissés à la main, au berceau sculpté et aux vases en fer. Les contes, qui durent entre 40 secondes et trois minutes nous plongent, le temps de quelques instants, dans l'univers des artisans de l'époque. Sous un air de musique folklorique, l'audio-guide ravi les oreilles et met en valeur le contenu visuel.

Le conte selon Fred

«Le conte doit rayonner!», s'exclame Fred Pellerin. Son dessein dépasse l'ambition personnelle, il voudrait être un «maillon» de plus dans la transmission des contes. Il aimerait «remettre un peu de magie dans notre monde de calculatrices, de chiffres...», déclare-il avec simplicité.

Sur un ton subtilement engagé, Fred Pellerin dénonce la vitesse à laquelle les gens roulent et les gratte-ciel qui cachent les étoiles... Sur scène, il s'interroge tout haut sur le fait qu'à l'ère des communications, les gens semblent se parler de moins en moins. Comme un vieux sage qui n'en a pas l'âge, il pose un regard critique sur notre monde.

Son style unique de raconter des histoires à la manière traditionnelle, tout en utilisant des expressions et des réalités modernes, réussit à accrocher un public jeune et curieux. Les cabarets et les bars-café où il se produit sont remplis peut-être plus de néophytes que de passionnés du conte qui aiment tous sa façon bien particulière de raconter. Son auditoire est très varié et il en est certes ravi.

Si certaines traditions se perdent, ce conteur, qui détient un baccalauréat en littérature, souhaiterait que celle-ci ne disparaisse pas. Il voudrait au contraire la répandre le plus possible. Mais il constate que «le conte ne cadre pas dans les canons publicitaires». Selon lui, un «réseau parallèle» doit se développer, à travers les festivals, par exemple.

Heureux de vivre de cet art, le jeune homme de 26 ans a trouvé le moyen de réactualiser le conte. Cet été, il participait à l'émission La Grande Virée à Télé-Québec comme chroniqueur en légendes. Il a aussi été invité à la radio de Radio-Canada à plusieurs reprises. Mais, sa grande force reste probablement ses spectacles, qu'il présente au

Québec et outre-mer. En 2001, il a même charmé l'auditoire des Jeux de la Francophonie où il a gagné la médaille de bronze comme conteur.

Un troisième CD-livre et un nouveau spectacle mijotent déjà dans la tête de ce grand rêveur. Il faut dire qu'il détient des sources d'inspiration de qualité. Que ce soit Eugène Garand le «raconteur» de Saint-Élie-de-Caxton, ou ces histoires ramassées en chemin, l'insatiable inventeurs de mots et d'histoires n'a pas fini de nous en conter des bonnes.

Musée des maîtres et artisans du Québec

L'industrialisation et les nouvelles techniques de commercialisation ont relégué aux oubliettes les anciens métiers et toutes les fabuleuses techniques développées pendant des siècles et soigneusement transmises de génération en génération. Aujourd'hui, bien des gens ignorent comment vivaient et travaillaient les artisans et les gens d'autrefois.

Le Musée des maîtres et artisans du Québec transporte ses visiteurs dans cet univers oublié et présente les meubles, tissus, objets, jouets, orfèvrerie, outils, statues, objets sacrés ou autres ornements religieux qui ont fait le quotidien des «canadiens-français» des 17e, 18e et 19e siècles.

La nouvelle exposition du Musée, intitulée *Mains de maîtres*, met tous ces objets en contexte d'une façon magnifique. Les 350 objets choisis parmi la collection du Musée illustrent bien la maîtrise des artisans des siècles



Au Musée des maîtres et artisans du Québec, vous parcourez l'exposition *Mains de maîtres* avec Fred Pellerin, grâce à l'audio-guide qui vous est fourni.

cles passés. Et les contes attachants de Fred Pellerin, offerts par le biais d'un audioguide, ajoutent une dimension prenante à la visite du Musée. Ils redonnent aux objets leur usage quotidien, éveillent les émotions et remettent en perspective la force tranquille du temps.

Adresse du Musée :

615, avenue Sainte-Croix, Ville Saint-Laurent (Montréal)

Station de métro Du Collège, stationnement gratuit. Ouvert du mercredi au dimanche de 12 h à 17 h

Droits d'entrée : adultes 3 \$; aînés et étudiants 2 \$, tarif famille 6 \$ (maximum 2 adultes). Renseignements généraux : (514) 747-7367

entrée gratuite les mercredis

Télécopieur : (514) 747-8892 – courriel : info@mmaq.ca, site web : www.mmaq.qc.ca

Devenez membre

L'abonnement au Bulletin Mnémona est gratuit pour les membres (4 numéros par année). Les membres ont aussi droit : 1) à la consultation gratuite (2\$ pour les non-membres) ; 2) à une réduction de 20% sur l'ensemble de nos productions et 10% sur les autres publications en vente chez nous. Tous les membres ayant réglé leurs cotisations deux mois avant la date de l'Assemblée générale ont droit de vote. Pour devenir membre, vous n'avez qu'à nous rejoindre aux coordonnées ci-contre.

Centre Mnémona

555, rue des Écoles, Drummondville (Québec) J2B 1J6.

☎ : (819) 472-3608

télécopieur : (819) 477-5723

courriel : info@mnemo.qc.ca

site web : www.mnemo.qc.ca

Ont collaboré à ce numéro

Marilyn Marceau

Yvan Joyal (interview de P. Chartrand)

Marius Barbeau (à titre posthume)

Direction et montage

Pierre Chartrand



Ville de
Drummondville